

alpha

CLAUDINE COHEN
JEAN-JACQUES HUBLIN

Boucher de Perthes

Les origines romantiques de la préhistoire

Préface d'YVES COPPENS



Boucher de Perthes

Claudine Cohen et Jean-Jacques Hublin

BOUCHER DE PERTHES

**Les origines romantiques
de la préhistoire**

Préface d'Yves Coppens

Belin:

Cet ouvrage a été publié pour la première fois dans la collection
«Un savant, une époque», dirigée par Jean Dhombres.

Conception graphique de la couverture : Rampazzo & Associés.

Crédits photographiques

Couverture : © Akg-images/Science Photo Library

Intérieur : Société préhistorique française, p. 343 ; Musée d'Abbeville :
pp. 73, 74, 154, 170, 315 ; BM p. 276 ; PLS : p. 253.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5] ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin, 1989 pour la première édition

© Éditions Belin / Humensis, 2017

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISBN 978-2-410-01179-1

PRÉFACE

Ce livre est extraordinaire !

Au travers du portrait coloré d'un homme et de son itinéraire tourmenté, c'est en effet tout à la fois, grâce à l'extravagante production de Jacques Boucher de Perthes, un livre d'histoire politique, économique, sociale et littéraire d'une époque, un livre d'histoire des sciences, de l'esprit scientifique, des scientifiques eux-mêmes, de leur communauté et de leurs institutions, un livre de philosophie, de psychologie, d'«éthologie» et d'histoire des religions et, ne l'oublions pas, un grand livre de Préhistoire. Saluons, sans attendre, l'initiative de Claudine Cohen et de Jean-Jacques Hublin d'avoir eu l'idée de consacrer un ouvrage à cette épopée de la mise au monde d'une discipline, née autant de l'invention que de la raison, de la fantaisie que du bon sens.

En dehors de la charge que doit constituer la lecture de trente mille pages, c'est en effet un avantage incontestable que de se trouver en présence d'un auteur qui prend soin, avant de fonder la science qui fait l'objet de l'étude qu'on réalise, de décrire lui-même dans le détail et pendant trente-cinq ans toutes les facettes de son temps. Près de soixante-dix

volumes de traités, romans, récits, discours, pièces, glossaires, contes, satires, poèmes, proverbes et chansonnettes racontent, de manière élégante et vive, deux républiques, deux empires, quelques monarchies, l'esprit de progrès social qui se développe dans cette première moitié du XIX^e siècle industriel, héritier de la révolution et celui d'imagination romantique qui s'épanouit sous l'influence puissante d'une archéologie celtomaniaque. Le cadre qui va présider à l'éclosion de l'idée de très grande ancienneté de l'Homme était dessiné.

Ce n'est qu'après cette longue période d'étonnante créativité sans brides que va apparaître chez Jacques Boucher de Perthes un « certain » esprit de rigueur. À 53 ans il se dit lui-même en science au point où en est l'âne en musique ; mais il ne faut cependant pas oublier qu'il est le fils du botaniste Jules-Armand Guillaume Boucher de Crèvecœur, correspondant de l'Institut et fondateur de la Société d'Émulation d'Abbeville, ami de Lamarck, de Brongniart, de Bichat et intime de Cuvier. Le développement de la géologie stratigraphique et de l'idée consécutive de l'immense antiquité de la terre, le débat des paléontologistes sur la discontinuité ou l'enchaînement des êtres vivants qui l'ont peuplée, n'avaient pu lui échapper. L'atmosphère d'érudition, de curiosité et de réflexion qui régnait en outre à l'époque et qu'avaient su saisir, retenir et développer en leur sein les toutes nouvelles sociétés savantes qui en étaient d'ailleurs issues, baignait sa vie quotidienne. Assidu de celle d'Abbeville qu'il présidera dès 1830, il y sera en permanence informé de chacune des découvertes nouvelles, de l'évolution des idées qu'elle suscite, de la progression inexorable de la connaissance qu'elle entraîne. L'esprit

scientifique s'était donc creusé peu à peu et non sans peine un petit bout de chemin au cœur de cette pensée jusqu'alors parfaitement échevelée, lorsque mâchoire d'éléphant et biface sortirent côte à côte du sable argileux de la vieille terrasse de Menchecourtles-Abbeville. C'était en 1842. L'idée de l'Homme d'avant le déluge n'allait plus quitter Boucher de Perthes ; la Préhistoire, en gestation depuis des années, venait véritablement de naître.

Quinze années d'extraordinaire agitation, de mouvements nombreux entre Londres, Abbeville et Paris, de mises sur pied de commissions académiques et internationales, vont suivre avec leur ration de scepticisme et d'hostilité, de conviction et d'enthousiasme, de rebondissements et de déceptions. En dehors de l'histoire de la communauté des géologues, des biologistes et des archéologues de l'époque, on y verra l'illustration de la manière intemporelle dont procède et progresse avec précision et prudence le raisonnement scientifique, examen du terrain, collecte des données, déductions et hypothèses, mais on y verra aussi les difficultés auxquelles il doit sans cesse faire face, encombrement des idées reçues, résistance à leur remise en cause, et parfois, tout simplement, amour-propre, parti pris et mauvaise foi des partenaires. Et on y verra bien sûr Jacques Boucher de Perthes apporter d'excellentes observations naturalistes – il apprend vite à lire les coupes géologiques –, de pertinentes remarques technologiques – il comprend et récolte aussi les éclats –, d'intelligentes réflexions méthodologiques – il préconise successivement l'étude de la position stratigraphique de tout objet préhistorique puis celle de sa typologie et celle de sa fabrication –,

tout en y mêlant inévitablement pierres-figures, écritures imaginaires et interprétations romanesques.

Et ce n'en est pas moins de cette confusion que va se dégager, grâce certes à la clairvoyance de nombreux précurseurs et à la pertinence de bien des esprits contemporains et parfois compatriotes de Jacques Boucher de Perthes, mais grâce aussi et de manière indiscutable, à la ténacité exemplaire de ce dernier face à l'adversité qu'il a dû des années affronter, la Science de nos origines. L'histoire de l'Homme va y gagner d'un coup une dimension qu'elle n'avait pas vraiment, celle du temps géologique; cette découverte va avoir, pour probablement des siècles car elle n'est pas terminée, la répercussion considérable que l'on sait sur l'évolution de la pensée.

Malgré sa misérable et vaine course à l'Institution qui avait su et sait encore s'établir la réputation de réunir les meilleurs, malgré sa manière peu glorieuse d'omettre de mentionner précurseurs ou collaborateurs dans la plupart de ses écrits ou de les en faire disparaître ou celle, pas plus élégante, d'antidater certaines de ses idées pour leur donner valeur de priorité, comme Claudine Cohen et Jean-Jacques Hublin que je remercie de m'avoir confié cette ouverture, je rendrai un hommage non seulement sincère mais éclatant à la mémoire de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, pour avoir su fonder la Préhistoire de l'Homme.

Yves COPPENS

Membre de l'Académie des sciences

Professeur au Collège de France

INTRODUCTION

La préhistoire est aujourd'hui une science à part entière, qui possède ses structures de recherche, ses chaires universitaires et académiques, ses musées et ses revues dans le monde entier. Le grand public, qui se passionne pour elle, ignore parfois que ses origines sont essentiellement françaises. Mais des dénominations telles que *acheuléen* ou *abbevillien* pour désigner des industries paléolithiques primitives, portent encore jusqu'à nos jours la mémoire de ses origines picardes. Car la préhistoire a pris naissance dans la région d'Abbeville, et on peut dater sa fondation des décennies qui entourent le milieu du XIX^e siècle. Il faut attacher à la naissance de cette discipline, en ces temps si controversée, le combat que mena pour elle Jacques Boucher de Perthes.

Personnage pittoresque et contradictoire, descendant de la famille de Jeanne d'Arc et fonctionnaire des douanes, franc-tireur qui pratiqua en autodidacte la littérature, la métaphysique, l'archéologie et les sciences de la Terre, il combattit, trente ans durant, pour la reconnaissance d'une humanité

très ancienne, contemporaine des grands animaux disparus, contre la rigidité des idées reçues et des instances académiques officielles.

Si le nom de Boucher de Perthes est souvent cité lorsqu'on évoque les origines héroïques de la préhistoire, le personnage et son itinéraire personnel sont mal connus. À la force de l'oubli s'est ajoutée celle de la censure : car sa famille, au lendemain de sa mort, a fait pilonner l'ensemble de son œuvre imprimée, qui longtemps ne fut lisible que dans quelques rares bibliothèques¹. Il faut compter aussi avec les passions contradictoires qu'a suscitées le personnage. Si certains de ses biographes, comme Alcuis Ledieu² ou Victor Meunier³, ont exalté ses mérites de façon parfois trop inconditionnelle, la critique ne lui a pas toujours été aussi bienveillante. D'autres se sont plu à le représenter comme un raté prétentieux, un opportuniste qui ne rêvait que de gloire académique et qui, sans y accéder, n'a agi et écrit que pour elle, un séducteur caractériel qui n'est jamais parvenu à se marier, un écrivain disert et complaisant qui fut le héros narcissique de ses propres romans. Pis encore, comme un dilettante qui a fondé une science par hasard, presque malgré lui – usurpant l'héritage de Casimir Picard, ce jeune et brillant médecin abbevillois qui eut la malchance, si fréquente en ces temps romantiques, de mourir prématurément de phtisie... Boucher de Perthes ne se serait donné que le mal de naître et de lui survivre près de trente ans. En réalité, ces trente ans furent décisifs pour la naissance de la préhistoire comme science. Et il fallut à Boucher de Perthes affronter des années durant le mépris et l'incompréhension, avant de recevoir, en 1859, l'adhésion des savants

anglais puis, à partir de 1861, celle des autorités scientifiques françaises.

Il est vrai pourtant que Boucher de Perthes fut un héritier tout autant qu'un fondateur et que la publication, en 1847, du premier volume de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes* est, autant qu'une origine, l'aboutissement d'un cheminement qui court sur plusieurs siècles.

Sans doute l'acceptation des notions d'homme fossile et de civilisations préhistoriques exigeait-elle une transformation radicale des représentations collectives. En ce milieu du XIX^e siècle, les dogmes religieux demeuraient la référence obligée pour toute explication de l'origine humaine. L'idée que des hommes primitifs avaient pu côtoyer des animaux totalement disparus de nos jours modifiait profondément la conscience que l'homme avait de sa place dans la nature. Une autre difficulté réside dans la multiplicité des approches que cristallisent les sciences de l'origine humaine. Paléontologie humaine et préhistoire se situent à mi-chemin entre l'histoire naturelle et l'archéologie, et les différentes disciplines qu'englobent ces deux branches du savoir se constituèrent, peu à peu, entre le XVI^e et le XIX^e siècle.

Depuis longtemps déjà les géologues pensaient que la Terre était très ancienne, bien plus en tout cas que les quelques millénaires d'âge qui lui étaient traditionnellement accordés par les textes révélés⁴. La fin du XVII^e siècle avait vu fleurir les théories « diluviennes » qui tentaient de concilier les phénomènes observés (superposition des couches géologiques, présence de fossiles marins à l'intérieur des terres) avec le récit de la Genèse. En Angleterre, le

pasteur protestant Thomas Burnet avait publié en 1681 une *Théorie sacrée de la Terre*. « Il ne faut pas supposer que les vérités qui concernent le monde naturel puissent être en désaccord avec la religion », écrivait-il ; « car le vrai ne peut être l'ennemi du vrai, et Dieu ne peut s'opposer à lui-même ». Imaginant qu'à l'origine, la surface du globe terrestre était constituée d'une pellicule limoneuse parfaitement lisse, recouvrant une masse d'eau, il affirmait que le Déluge a provoqué l'effondrement de cette croûte terrestre, laissant des blocs de terres qui sont nos continents actuels disséminés dans l'océan. D'autres géologues anglais de cette époque, comme John Woodward et John Whiston, avaient élaboré des « romans géologiques » du même genre et affirmé que coquilles et poissons fossiles découverts sur les montagnes ne pouvaient s'expliquer autrement que par ce Déluge biblique, dont ils tentaient d'aménager le récit.

Mais certains savants au XVII^e siècle avaient formulé d'autres hypothèses qui devaient conduire à l'élaboration de la géologie et de la paléontologie stratigraphique. Le physicien anglais Robert Hooke (1635-1703) avait décrit les tremblements de terre et, observant que ceux-ci provoquaient des soulèvements de roches, y avait vu une des causes de la formation des reliefs. Il s'était aussi intéressé aux effets de l'érosion due aux précipitations atmosphériques et à l'action des cours d'eau, et avait émis l'idée que les fossiles pourraient permettre de classer et de dater les roches. Vers la même époque, le médecin et anatomiste danois Nicolas Sténon (1638-1686) publie un mémoire intitulé *De solido intra Solidum naturaliter contento dissertationis prodromus*, qui marque la naissance de la géologie

stratigraphique. Dans cet ouvrage publié en 1669 à Florence, il consigne ses observations géologiques faites en Toscane, dont il conclut que les roches d'Italie se sont déposées sous la mer, les bancs inférieurs s'étant formés tandis que les couches supérieures n'existaient pas encore. Il décrit la formation des reliefs de cette région comme une succession de sédimentations et d'effondrements, l'un d'entre eux étant identifié comme l'épisode biblique du Déluge. Il tente ainsi, le premier, d'expliquer la formation des couches sédimentaires et de donner une interprétation rationnelle de l'évolution structurale des terrains.

Les savants anglais du XVIII^e siècle continuèrent ces recherches. En 1788, le grand géologue James Hutton proposait dans sa *Theory of the Earth* un « mécanisme géologique » constitué de trois phases successives : érosion, accumulation des sédiments au fond des océans, soulèvement des couches par lesquels naissent de nouveaux continents. Après lui, William Smith (1769-1839) publia en 1815 un mémoire dans lequel il unit l'étude des fossiles à celle de la stratigraphie : « En notant minutieusement les types de fossiles rencontrés dans chaque strate qu'il avait pu déterminer, et en caractérisant ainsi chacune de ces strates par un ensemble de types fossiles, il posait les fondements mêmes de la paléontologie stratigraphique⁵. »

Sans doute l'essor de la géologie au tournant du siècle en Angleterre est-il lié aux débuts de la révolution industrielle et à l'exploitation du charbon. Le premier tiers du XIX^e siècle voit un développement considérable de la géologie et de la paléontologie anglaise, dont les acteurs sont pour la plupart, non des chercheurs de profession, mais

des *gentlemen* passionnés de science⁶. La Geological Society de Londres, fondée en 1807, est la première société savante au monde consacrée à la géologie, et le traité en trois volumes de Charles Lyell, *The Principles of Geology*, publié à partir de 1830 et maintes fois réédité, pose les bases d'une science nouvelle.

La question des fossiles était évidemment au cœur des débats pour la constitution de cette «histoire de la Terre»⁷: c'est la présence de coquilles marines fossiles à l'intérieur des terres, parfois même au sommet des montagnes, qui avait d'abord intrigué. Très longtemps elle ne put être expliquée, dans un contexte créationniste, autrement que comme l'effet d'une mystérieuse «force plastique», donnant naissance à des objets qui imitent le vivant: ce sont les «jeux de la nature» qui produisent ces «pierres figurées», assurait-on du Moyen Âge jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle, et même plus tard dans le folklore ou les traditions populaires.

Pourtant depuis la Renaissance, des esprits plus rationnels, savants ou curieux, s'étaient penchés sur la question. Léonard de Vinci (1452-1519) avait soupçonné l'origine organique des fossiles. Le médecin vénitien Girolamo Frascator exhuma en 1517, à l'occasion de grands travaux effectués à Vérone, des coquilles fossiles qu'il reconnut comme celles d'animaux marins ayant jadis vécu en ce lieu. En France, Bernard Palissy, «simple potier de terre», dans ses *Discours admirables des eaux et des fontaines* (1580) identifia les coquilles fossiles comme des restes d'êtres vivants, allant même jusqu'à affirmer qu'elles n'avaient pu être déposées par le Déluge. Il

mourut à la Bastille en 1590, mais son interprétation de l'origine marine des coquilles fossiles allait triompher un siècle plus tard, après avoir fait l'objet d'abondants débats.

À la fin du XVIII^e siècle, l'histoire naturelle de Buffon aborde la question des Vertébrés terrestres fossiles. Les travaux de Georges Cuvier (1769-1832) constituent les fondements de la paléontologie des Vertébrés et de l'anatomie comparée : Cuvier commença en 1796, avec un *Mémoire sur les Éléphants fossiles*, à étudier les restes des grands animaux disparus, que l'on donnait jusque-là pour des os de géants. Il publia en 1812 un traité en quatre volumes, intitulé *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*.

Il écrit dans la préface de ce traité :

Dans mon ouvrage sur les *Ossements fossiles*, je me suis proposé de reconnaître à quels animaux appartiennent les débris osseux dont les couches superficielles du globe sont remplies. C'était chercher à parcourir une route où l'on avait encore hasardé que quelques pas. Antiquaire d'une nouvelle espèce, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées et à en déchiffrer le sens ; j'eus à recueillir et à rapprocher dans leur ordre primitif les fragments dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragments appartenaient, à les reproduire avec leurs caractères : à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe : art presque inconnu, et qui supposait une science à peine effleurée auparavant, celle des lois qui président aux co-existences des formes des diverses parties dans les êtres organisés.

Cuvier établit en effet le principe d'une *corrélation* nécessaire des différents éléments d'un

organisme vivant, qui permet la reconstitution des squelettes fossiles souvent découverts à l'état fragmentaire.

L'anatomie comparée possédait un principe, qui, bien développé, était capable de faire évanouir tous les embarras : c'était celui de la corrélation des formes dans les êtres organisés, au moyen duquel chaque sorte d'être pourrait, à la rigueur, être reconnue par chaque fragment de l'une de ses parties.

Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres ne changent aussi, et par conséquent chacune d'elles prise séparément indique et donne toutes les autres.

Ainsi, comme je l'ai dit ailleurs, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair et de la chair récente, il faut aussi que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie : ses griffes pour la saisir et la déchirer ; ses dents pour la couper et la diviser ; le système entier de ses mouvements pour la poursuivre et pour l'atteindre ; ses organes des sens pour l'apercevoir, de loin ; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des pièges à ses victimes. Telles sont les conditions générales du régime carnivore⁸...

Cuvier alliait l'étude des fossiles à celle de la géologie stratigraphique. Pour lui, le globe terrestre avait fait l'objet de cataclysmes successifs par lesquels furent enfouis les êtres vivants qui ont jadis vécu à sa surface. On peut selon lui reconnaître, dans la disposition des strates et des couches fossilifères, des discontinuités qui traduisent les ruptures dans l'histoire de la Terre. Dans ces « révolutions » ont disparu des

êtres innombrables : « Les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutir par les déluges ; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé ; leurs races mêmes ont fini pour jamais et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste ». Cuvier, soucieux de se conformer aux cadres religieux, conservait ainsi l'idée d'un ou de plusieurs déluges qui auraient modifié la structure géologique de la Terre et fait disparaître les faunes et les flores successives.

Dans la conception géologique de Cuvier, chaque période est donc délimitée par de grandes catastrophes, dont la plus récente pourrait bien être celle du Déluge biblique. Le terme de Quaternaire, défini en 1829, ne fut unanimement adopté que tard dans le siècle pour désigner la dernière des ères géologiques. On utilise encore au milieu du XIX^e siècle les termes de *diluvium* et d'*alluvium* pour nommer les terrains superficiels qui recouvraient les niveaux de l'Ère tertiaire, et ces vocables ne sont pas sans ambiguïté. Ces formations essentiellement composées d'alluvions étaient subdivisées en alluvions anciennes (le diluvium) et récentes (l'alluvium). Toutes deux étaient attribuées à l'érosion des masses continentales et aux dépôts consécutifs, mais les premières étaient regardées comme l'effet de causes catastrophiques bien plus puissantes que celles agissant aujourd'hui. Cet « étage diluvien » recélait, dans les niveaux stratifiés des sédiments fluviatiles et dans les dépôts des cavernes, les restes d'animaux disparus depuis longtemps de nos régions tels que des espèces éteintes de rhinocéros, d'éléphants, de lions, d'hyènes ou

d'ours des cavernes. La division diluvium/alluvium correspond à peu près à la subdivision moderne de l'ère quaternaire en « Pleistocène » et « Holocène ». Cependant on perçoit immédiatement la résonance d'un mot tel que « diluvium » : cette dernière grande catastrophe « diluvienne » pouvait être confondue avec le *Déluge* dont la Bible fait le récit⁹. Les deux notions (géologique et religieuse) ne se séparèrent que progressivement, et, au milieu du XIX^e siècle, l'ambiguïté demeure. En 1847, Boucher de Perthes résume ainsi le flou qui entourait alors cette question : « Que ce Déluge traditionnel concorde avec le déluge géologique, ou avec l'époque clysmienne ou diluvienne ; qu'ils ne forment qu'une seule et même catastrophe, qu'ils ne marquent qu'une seule et même période, c'est une grave question que nous n'entreprendrons pas de traiter. Nous voulons seulement dire qu'il est un immense et dernier bouleversement dont la tradition est restée chez tous les peuples. » C'était un point déterminant, car à n'en pas douter, la Bible fait état d'hommes antédiluviens...

Cuvier, attentif à ne pas contredire les dogmes bibliques, niait l'idée d'un devenir des êtres vivants¹⁰. Il expliquait la disparition de certaines espèces et leur renouvellement au cours de leur histoire par les cataclysmes plus ou moins espacés qui, faisant disparaître les faunes et les flores dont nous trouvons les débris, précédaient l'apparition de nouvelles espèces. Aussi refusait-il de reconnaître une évolution qui lierait les êtres les plus simples aux plus complexes en une gradation temporelle continue. Son hostilité aux thèses transformistes fut maintes fois réaffirmée.

C'est en effet sur ce point que, dans le premier tiers du XIX^e siècle, la pensée de Lamarck (1744-1829), et celle d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844) s'opposaient à celle de Cuvier. Lamarck, disciple de Buffon, considérait que les êtres vivants se transforment au cours de leur histoire; la raison s'en trouve, selon lui, dans la nécessité de s'adapter toujours mieux à leur milieu. C'est par «l'effort» et «l'habitude» que l'animal opère cette transformation qu'il transmet à sa descendance. Ce devenir va dans le sens d'une complexification croissante de l'organisation, selon un progrès linéaire et continu. Geoffroy Saint-Hilaire, inspiré par la *Naturphilosophie* allemande, reconnaissait dans l'ensemble des êtres vivants d'un même règne, une «unité de composition». Entre tous les êtres vivants il percevait, au-delà de leurs différences, certaines analogies de structure: le «plan» du squelette, la disposition des organes et leurs connections sont identiques chez tous les Vertébrés, quelles que soient d'ailleurs leurs fonctions et leur spécificité. On peut ainsi, écrit Geoffroy, «suivre le pied du devant aussi bien dans des divers usages que dans ses nombreuses métamorphoses et le voir successivement appliqué au vol, à la natation, au saut, à la course, etc.; être ici un outil à fouiller, là des crochets pour grimper, ailleurs des armes offensives ou défensives, ou même devenir, comme dans notre espèce, le principal organe du toucher, et, par suite, un des moyens les plus efficaces de nos facultés intellectuelles.» Les organes homologues, dérivant d'une même structure, peuvent être rapportés à un «modèle» unique, un «archétype», selon la terminologie du paléontologue anglais Richard Owen.

Ces « homologues » pouvaient indiquer une filiation commune, un devenir.

Cuvier quant à lui n'épargna pas ses sarcasmes à Lamarck, ridiculisant ses thèses transformistes jusque dans son oraison funèbre. D'autre part, les désaccords scientifiques entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire firent l'objet d'une célèbre controverse à l'Académie des sciences, de février à avril 1830. Le 22 février 1830, Geoffroy Saint-Hilaire présenta devant l'Académie un mémoire intitulé *Considérations sur les Mollusques et en particulier sur les Céphalopodes*, dans lequel, montrant l'analogie entre les viscères des Céphalopodes et ceux des Vertébrés, il proposait d'abolir la distinction entre les quatre embranchements du règne animal défendue par Cuvier. Tous les animaux, affirmait-il, étaient constitués selon un plan identique. Cuvier répliqua vigoureusement, défendant sa thèse d'une différence anatomique irréductible entre les quatre embranchements qu'il distinguait, et en faisant la démonstration par l'étude détaillée des traits anatomiques :

Les Céphalopodes ont beaucoup de parties dont il n'y a nulle trace dans les Vertébrés ; un appareil musculaire tout différent et approprié à leur forme si extraordinaire ; souvent une coquille d'une structure singulièrement remarquable, et dont aucun vertébré n'offre le moindre vestige ; un organe excrémental qui produit une liqueur noire, connue sous le nom d'encre de seiche ou de sépia ; un appareil spongieux ou glanduleux, qui communique directement avec leurs veines par une foule d'orifices.

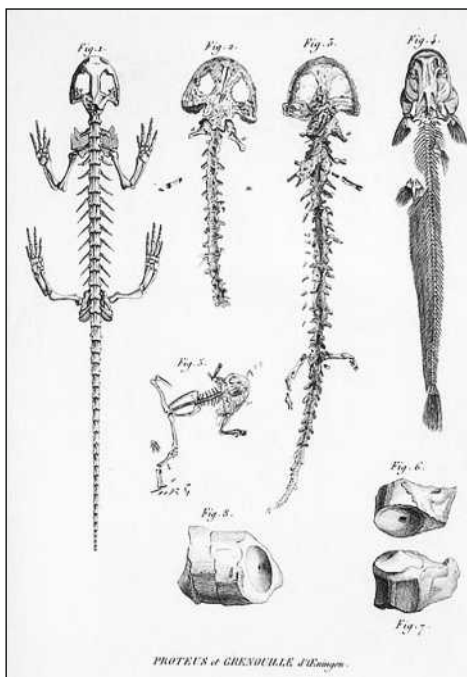
[...] Comment avec ces différences, ces énormes différences, en moins d'un côté, en plus de l'autre, pourrait-on dire qu'il y a entre les Céphalopodes et les

Vertébrés *identité de composition, unité de composition*, sans détourner les mots de la langue de leur sens le plus manifeste ?

Cuvier triomphait, et imposait sa vision fixiste. Pourtant, les développements de la pensée évolutionniste allaient, des décennies plus tard, lui donner tort. À travers cette question de « l'unité de composition », c'était bien celle de la possibilité d'une origine commune, d'une évolution des êtres, et de l'unité du monde vivant qui était en jeu.

Cette discussion dépassa le cadre d'une simple querelle entre savants et en France beaucoup d'écrivains romantiques, tels que Balzac, George Sand et Victor Hugo, prirent parti pour l'« unité de composition » de Geoffroy. Le débat se prolongea après la mort de Cuvier en 1832, et à l'Académie des sciences ce sont les tenants du fixisme qui longtemps dominèrent. L'ouvrage de Boucher de Perthes *De la Création*, écrit entre 1837 et 1840, est tout imprégné de ces débats complexes : on verra son auteur trouver dans un étrange « évolutionnisme spiritualiste » une solution originale à ce conflit. On verra aussi quels obstacles il rencontrera à l'Académie lorsque, voulant faire admettre « l'homme antédiluvien », il se heurtera aux cuviériens orthodoxes, tels que Léonce Élie de Beaumont.

Il reste pourtant que les disciples de Cuvier ont, sur ce point, peut-être gauchi la pensée du maître. En effet, nulle part Cuvier n'a écrit que l'homme antédiluvien n'existait pas : il se contentait d'affirmer : « Il est certain qu'on n'a pas encore trouvé d'os humains parmi les fossiles¹¹ ». Cuvier passe en revue un certain nombre de prétendus hommes fossiles : « l'*Homo diluvii testis* » de Scheuchzer (1726)



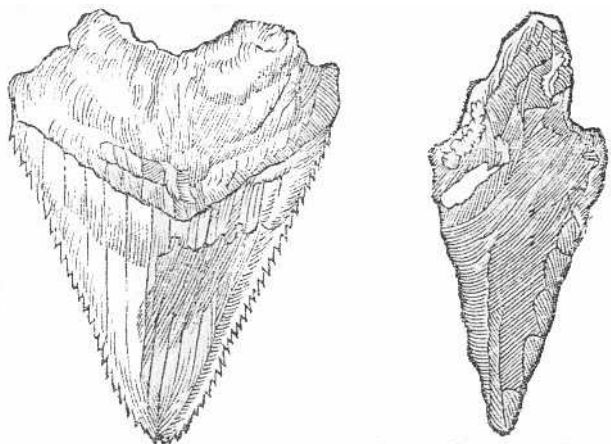
Identification par Cuvier de l'«Homme témoin du Déluge», découvert en 1725 par J.-J. Scheuchzer à Oeningen (fig. 2), comme une salamandre géante. *Recherches sur les Ossemens fossiles de Quadrupèdes*, Paris, 1812.

qu'il a reconnu comme le squelette d'une salamandre géante ; ou encore les squelettes humains découverts à la Guadeloupe, dont la situation stratigraphique a révélé que « ce sont simplement des cadavres de personnes qui ont péri dans quelque naufrage ». Il est certain qu'avant 1830, on ne connaissait que de « faux hommes fossiles », ou

de véritables hommes pléistocènes trop récents pour être distingués anatomiquement de l'homme actuel. De plus, leurs associations avec des faunes fossiles restaient souvent contestables. Le premier homme fossile véritable clairement distinct d'un homme de type moderne est celui trouvé à Forbes Quarry (Gibraltar) : il s'agit d'un Néandertalien, dont la découverte ne date que de 1848 – encore ne sera-t-elle prise en compte que des années plus tard.

Mais Cuvier et ses émules étaient géologues, paléontologues et anatomistes, non archéologues. Et leurs préventions contre l'homme fossile les ont sans doute conduits à prêter peu d'attention aux découvertes d'outils préhistoriques qui, associés à des restes d'animaux disparus, pouvaient témoigner de l'existence d'une humanité qui leur aurait été contemporaine.

Il est vrai que longtemps, haches taillées ou polies et pointes de flèches avaient été considérées comme des objets aux propriétés magiques. On croyait que ces objets trouvés au pied des arbres déracinés par l'orage ou dans les champs labourés par de fortes pluies, naissaient là où la foudre avait frappé : durant l'Antiquité et le Moyen Âge en Europe on les appelait « pierres de foudre » ou « céraunies ». Les pointes de flèches avaient souvent été confondues aussi avec des dents de requin fossilisées, et considérées comme des langues de serpents pétrifiés, ou « glossopètres ». Céraunies et glossopètres étaient réputées avoir des vertus extraordinaires : elles ont tenu leur place dans la pharmacopée médiévale comme talismans ou objets aux vertus curatives.



«**Glossopètres**» ou **langues de serpents**. Dent fossile de requin et pointe de flèche de pierre taillée, figurées ensemble au XVII^e siècle dans le catalogue du *Museum metallicum* du naturaliste italien Ulysse Aldrovandi (1522-1605).

C'est d'Italie qu'étaient venues, au XVI^e siècle, les premières tentatives de réflexion critique. Michel Mercati (1541-1593) avait tenté de classer rationnellement ces mystérieux objets, et entrepris de les décrire. Il a sans doute été le premier à suggérer que ces objets de pierre avaient été façonnés par l'homme. Mais son travail, resté inédit, ne fut publié à Rome qu'en 1717, sous le titre *Metallototeca Vaticana*. Dès lors, il fut lu en France, et cité en particulier par Antoine de Jussieu dans son mémoire *De l'origine et des usages de la pierre à foudre*, rédigé en 1723. Jussieu mettait en rapport les objets de pierre taillée avec les armes de certains peuples d'Amérique récemment découverts : l'ethnographie naissante fournissait un point d'ancrage et de comparaison

pour la connaissance des outils préhistoriques, et leur reconnaissance comme tels.

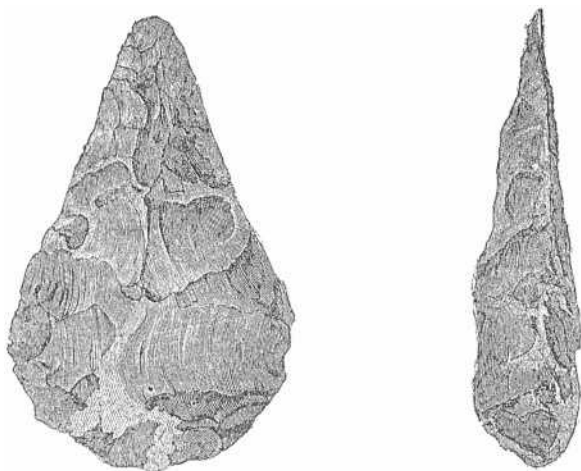
Vers la même époque, une autre voie était suivie par les amateurs d'objets anciens, armes, bijoux et autres « antiquités » dont les fouilles marquèrent les premiers pas de l'archéologie. L'Antiquité gréco-romaine et les œuvres d'art (statues, monnaies, médailles) représentaient alors le principal intérêt pour les collectionneurs.

Les origines celtiques et gauloises furent elles aussi explorées. On entreprit les fouilles des monuments « celtiques », dolmens, tumulus et allées couvertes. Cet engouement ne fit que croître quand, à l'aube du XIX^e siècle, les idées romantiques commencèrent à se répandre avec le renouveau du nationalisme qui, associé à l'amour du merveilleux païen et au goût du macabre, trouvait un domaine de prédilection dans les tombeaux et les ossements, les ruines et les mégalithes, les rites druidiques et les cérémonies gauloises : le celtisme se tourna aussi vers les études linguistiques et l'ethnographie. En 1804 fut créée à Paris une Académie celtique dont le but était de coordonner tous les travaux relatifs aux Celtes. « À côté d'hymnes à la gloire des Celtes, à côté de la plus extravagante science étymologique, s'amorçait au sein même de l'Académie quelques travaux d'un intérêt certain pour la future archéologie préhistorique. On trouve en particulier dans les *Mémoires* des inventaires et des descriptions utilisables de monuments mégalithiques », écrit A. Laming-Empeire¹². Il est vrai que les travaux de l'Académie celtique, s'ils ont favorisé la naissance d'une curiosité ethnographique¹³, n'en ont guère assuré la croissance, car ils étaient encore trop imprégnés de mythes et propices à la falsification. Le

courant archéologique et celtomane a pu contribuer à la reconnaissance de l'origine humaine de certains objets préhistoriques, mais il n'est guère intervenu dans la démonstration de la très grande ancienneté de l'homme. Pour qu'il fût possible d'affirmer concrètement l'existence de l'homme préhistorique, il fallait prouver, non seulement que les silex taillés avaient bien été façonnés par l'homme, mais aussi que nos ancêtres avaient vécu en des temps très lointains, et avaient côtoyé des animaux aujourd'hui éteints¹⁴.

C'est à Boucher de Perthes qu'il appartient de défendre âprement cette idée, et de donner la preuve de cette contemporanéité. Mais sur cette voie, d'autres l'avaient précédé, qui étaient demeurés obscurs. Leurs trouvailles ne prirent leur pleine signification que de façon rétrospective. Au XVIII^e siècle déjà, quelques découvertes étranges furent discutées¹⁵. François-Xavier Burtin (1745-1818), médecin et naturaliste à Maestricht, avait affirmé que les hommes taillaient des outils de silex longtemps avant l'époque historique : il avait trouvé, aux environs de Bruxelles, sous trois couches de pétrifications animales, une hache de pierre taillée, et l'avait publiée en 1784, dans sa monographie des fossiles belges intitulée *Oryctographie de Bruxelles*. Dès lors, le problème de la chronologie des temps préhistoriques se trouvait posé.

En 1797, l'Anglais John Frere, homme de loi et archéologue, fit la découverte de haches taillées associées à des restes d'animaux disparus à Hoxne (Suffolk). Il s'agissait, cette fois encore, de silex travaillés mêlés à des ossements gigantesques et à la mâchoire énorme d'un animal inconnu. « La quantité de ces pierres était telle que les ouvriers, sans



L'un des bifaces paléolithiques découverts en 1797 par John Frere à Hoxne (Suffolk).

comprendre leur importance, les jetaient sur les chemins pour combler les ornières», écrivait-il; la contemporanéité ne semblait pas faire de doute, car silex et ossements avaient été trouvés à douze pieds de profondeur dans un gros gravier au-dessous d'une triple couche de terre végétale d'argile et de sable à coquille. Frere conclut en affirmant que «Hoxne était l'endroit où quelque ancien peuple façonnait les armes ou les outils dont il avait besoin¹⁶». Cette découverte ne fut guère prise en compte jusqu'en 1859, et fut alors réinterprétée à la lumière des plus récentes découvertes par les naturalistes anglais Evans et Prestwich¹⁷.

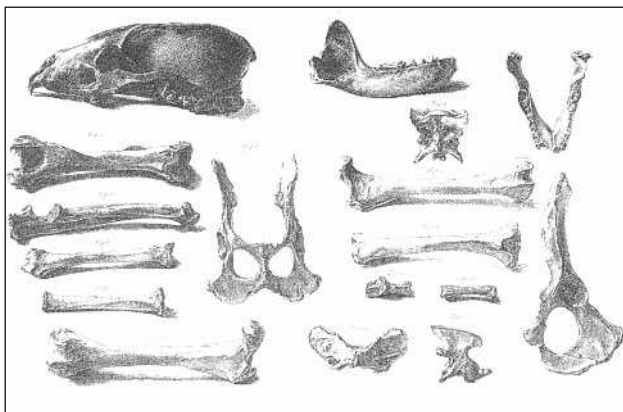
Au cours des premières décennies du XIX^e siècle, des découvertes du même type se multiplièrent en Europe occidentale: en France, l'archéologue

François Jouannet fouilla, à partir de 1810, un site néolithique en plein air – à Écorne-Bœuf, près de Périgueux –, et tenta alors de reconstituer la fabrication des haches polies. Vers 1830, il fouilla des grottes de la région et reconnut alors que les objets taillés qui s’y trouvaient appartenaient à un ensemble culturel différent et plus ancien que celui qui était caractérisé par les haches polies et les pointes de flèches finement retouchées des gisements de surface. Vers la même époque – à partir de 1827 – des découvertes étaient faites près de Narbonne, dans la grotte de Bize, et d’autres furent signalées dans les dépôts ossifères des grottes de l’Hérault et du Gard : dents, restes humains et poteries grossières avaient été trouvés empâtés dans les mêmes brèches que des ossements d’espèces animales éteintes. Paul Tournal et Jules de Christol, leurs inventeurs, affirmèrent alors que ces vestiges étaient les signes indubitables de la présence humaine en des temps très reculés. Tournal eut la mauvaise idée d’envoyer les éléments de sa découverte, avec l’exposé de son interprétation, à Cuvier lui-même, qui s’empressa de n’en rien faire!¹⁸ Sa découverte resta lettre morte : il avait eu raison trop tôt.

Vers 1830, un médecin, Paul C. Schmerling, découvrait dans les cavernes des environs de Liège – notamment dans les grottes d’Engis, situées sur la rive droite de la Meuse –, des ossements et des crânes humains enveloppés dans les mêmes conglomérats que des restes de mammoths, de rhinocéros *tichorhinus*, du grand ours des cavernes, de la grande hyène... Associés à ces fossiles, des silex taillés, des pointes de flèches en silex, des bois de cerf et des os façonnés. Après une minutieuse étude du gisement, des outils et des ossements, il conclut à leur contemporanéité : « La forme des silex, écrit-il, est tellement

régulière qu'il est impossible de les confondre avec ceux que l'on rencontre dans la craie ou dans les terrains tertiaires. Toute réflexion faite, il faut admettre que ces silex ont été taillés par la main de l'homme et qu'ils ont pu servir pour faire des flèches et des couteaux.» Mais Schmerling n'osa tirer de ses découvertes des conclusions trop affirmatives : «Le temps seul, au reste, décidera jusqu'à quel point nous avons eu raison de nous exprimer d'une manière aussi catégorique¹⁹.» Si les observations de Schmerling ne furent pas contestées, elles trouvèrent peu d'écho à son époque. Pourtant, en 1840, en Angleterre, Godwin Austen donnait, dans un mémoire sur la géologie du sud-est du Devonshire, une description détaillée de la célèbre caverne dite *Kent's hole*, située près de Torquay, et relevait dans ce gisement des caractères analogues à ceux des trouvaillés de Schmerling. Les mêmes couches d'argile recelaient des ossements d'éléphants, de rhinocéros, d'espèces éteintes de cerf, des ossements humains et des pierres taillées.

C'est précisément entre 1835 et 1840 que Casimir Picard effectuait à Abbeville ses recherches sur les outils emmanchés en bois de cerf, puis sur les techniques de taille de la pierre²⁰. Pour la première fois, il fit la démonstration que les outils de pierre taillée n'étaient pas des ébauches de haches polies. Il établit la distinction entre éclats, lames et outils sur bloc, il découvrit la signification du *nucleus* et la technique du débitage laminaire. Il mourut en 1841, et Boucher de Perthes fut son «héritier» spirituel : nous verrons aux chapitres IV et V comment l'étude du matériel laissé par Casimir Picard et les instruments théoriques par lui élaborés, ont donné à Boucher de Perthes la matière du premier volume de ses



Ossements d'animaux fossiles. Ils ont été découverts par Schmerling vers 1830 avec des outils de pierre taillée dans la Caverne d'Engis, près de Liège.

Antiquités celtiques et antédiluviennes, publié en 1849. Ainsi pourront se « cristalliser », avec lui, les éléments partiels et dispersés précédemment découverts.

En ce milieu du XIX^e siècle, deux autres événements ont marqué de manière décisive la naissance d'une nouvelle conception de l'homme, qui devait mener à l'élaboration des sciences de la préhistoire. En 1856, un modeste professeur de sciences naturelles, J.C. Fuhlrott, recueille des ossements humains extraordinaires mis au jour par des carriers dans une petite grotte de la région de Düsseldorf. Ces restes du vallon de Neandertal sont les premiers fossiles humains reconnus pour tels. Et en 1859, la sortie en Angleterre de l'ouvrage de Charles Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* fait sensation.

Darwin (1809-1882) trouvait une issue aux débats sur le transformisme qui avaient agité le milieu des naturalistes tout au long de la première moitié du XIX^e siècle. Il concevait l'histoire des êtres vivants sur le mode continu d'une évolution. Contrairement à Lamarck, il pensait que leurs transformations au cours des âges résultaient, non directement de leurs efforts pour s'adapter au milieu, mais de sélections successives parmi les variations que présentent les individus d'une même espèce. Selon Darwin, cette sélection naturelle, pensée sur le modèle de celles qu'opèrent les éleveurs d'animaux domestiques, favorise la survie et la reproduction des êtres qui possèdent des caractères avantageux par rapport à un milieu donné, et préside au processus de la spéciation.

Publié en Angleterre en 1859, *L'origine des espèces*, traduit en français par Clémence Royer en 1862, fit scandale dans les milieux religieux et fut froidement reçu par les scientifiques français, dont beaucoup restaient fidèles au fixisme cuviérien, tandis que d'autres, disciples de Lamarck ou de Geoffroy, ne voyaient guère en Darwin qu'un épigone. Pourtant, en même temps qu'il mettait en lumière les mécanismes de l'évolution, Darwin donnait des clés pour la compréhension de l'unité du monde vivant et rendait enfin pensable en termes scientifiques la question de l'origine de l'homme et son enracinement dans l'animalité. L'importance de son œuvre fut rapidement reconnue en Angleterre, elle ne joua en France qu'un rôle mineur dans les discussions sur l'ancienneté de l'homme.

La naissance d'une discipline scientifique exige, en même temps que de profonds bouleversements dans les habitudes de pensée, les modèles intellectuels et les institutions du savoir²¹, une longue maturation collective, et ne saurait que dans une représentation naïve être attribuée à un seul homme. Pourtant, l'approche biographique reste essentielle à la compréhension d'un tel épisode. « Les historiens des sciences utilisent souvent la biographie comme un moyen d'analyser les processus de l'histoire et de la culture scientifique, mais les biographies scientifiques les plus convaincantes sont celles qui s'attachent aussi à décrire les ambitions, les passions, les déceptions et les choix moraux qui caractérisent la vie d'un chercheur », écrit l'historienne Mary Jo Nye²². C'est ce double but que vise cet ouvrage : éclairer les conditions d'un changement de paradigme scientifique, d'une mutation profonde dans la vision de l'homme et de sa place dans la nature, et décrire les cheminements, les passions, les déceptions et les triomphes d'un des principaux acteurs de cette rupture.

Il est vrai que Boucher de Perthes a fait beaucoup, dans ses mémoires et sa correspondance remaniées, pour se présenter comme un héros solitaire, méconnu et décrié, injustement rejeté par les instances officielles. En cela comme en toutes choses, il a fait preuve d'un romantisme presque caricatural. Sans doute a-t-il largement bénéficié des découvertes de ses prédécesseurs, en un moment où elles convergent toutes vers une même thèse, que nul encore n'avait osé défendre. C'est pourtant avec exaltation et panache qu'il se battit pour la reconnaissance de « l'homme antédiluvien », et qu'il finit par faire admettre son existence en France et dans le monde

entier. Nous tenterons de comprendre les fondements de sa pensée et de faire, dans la mesure du possible, la part réelle des découvertes et des combats de Boucher de Perthes.

La plupart des manuscrits de ses œuvres et du matériel accumulé dans sa maison d'Abbeville transformée en musée ont été détruits par les bombardements de la dernière guerre. Mais quelques éléments de ses collections demeurent, ainsi que toute l'œuvre publiée – et elle est considérable. Nous disposons aussi du travail remarquable de certains érudits abbevillois, tels que Micheline Agache-Lecat, Alcius Ledieu et Léon Aufrère : ce dernier étudia avec minutie brouillons et ratures dans les manuscrits de Boucher de Perthes aujourd'hui détruits, mettant en évidence les modifications avantageuses que celui-ci avait pu y apporter ultérieurement.

Certes, Boucher de Perthes n'a pas tout inventé. Peut-être même n'a-t-il pas été un génie authentique, mais seulement un brillant touche-à-tout à la plume alerte et gracieuse, un autodidacte qui s'est intéressé à la science à plus de cinquante ans, et doté d'une très grande liberté d'imagination. Peut-être un de ses principaux mérites fut-il celui de l'obstination à vouloir affirmer ce que tout le monde niait, et démontrer des idées justes avec des preuves parfois fausses...

Mais qui a dit que la naissance des idées qui font date et des hypothèses neuves allait sans bévues et sans tâtonnements, ou que les découvertes scientifiques étaient toujours attribuables à des chercheurs méritants dont la vie entière était un modèle d'équilibre ? Qui a jamais dit que l'histoire des sciences devait être hagiographique ? Telle n'est pas, en tout cas, la visée de ce livre.

À tout le moins nous a-t-il semblé que la personnalité sociale et l'œuvre entière de Boucher de Perthes ne devaient pas être isolées de la discipline scientifique qu'il a fondée. Il fut pleinement un homme de son temps, aimant les arts et les voyages, soucieux des grands problèmes sociaux, politiques et économiques qui agitèrent le XIX^e siècle. Afin de comprendre les fondements de sa pensée, les traits particuliers de sa personnalité, l'originalité de ses choix, nous avons voulu tenir compte de la partie (considérable...) de son œuvre qui ne concerne pas directement la préhistoire et l'homme fossile : on sait que seules les trente dernières années d'une vie de quatre-vingts ans, foisonnante et mouvementée, furent consacrées à ces recherches. Boucher de Perthes avait voulu d'abord faire œuvre littéraire, et toute sa vie il ne cessa d'écrire romans, poèmes et chansons, nouvelles, mémoires et récits de voyages, pamphlets et méditations philosophiques. Plutôt que rejeter ce pan de son œuvre dans l'oubli, nous avons voulu montrer que Boucher de Perthes fut indissociablement l'écrivain proluxe à l'imagination débordante, le défenseur contesté d'une discipline longtemps suspecte, l'auteur d'ouvrages où pierres-figures et élucubrations métaphysiques coïncident avec des observations et des recherches fondatrices. Car cette approche singulière, faite d'imagination et de raison, de rêve et de rigueur, nous paraît s'inscrire au cœur des problèmes que posent les sciences de l'origine humaine, et faire partie intégrante de leur histoire.

Préhistoire et paléontologie humaine ont, parmi les sciences, un statut particulier. Sans doute parce qu'elles sont liées à la question des origines, elles conservent un peu de la résonance mythique qui lui

est attachée : « La science du passé des êtres est, dans sa fonction, une mythologie, puisqu'elle se substitue à des systèmes d'explication de l'origine des êtres qui dans toutes les civilisations ont répondu au besoin de savoir qui on est et comment on existe », écrivait André Leroi-Gourhan²³. Nous pensons comme lui que la préhistoire a été à ses débuts, et demeure aujourd'hui encore, dans ses enjeux et dans sa fonction, à la fois mythe et science. Cette dualité, qui lui est essentielle, permet sans doute de mieux comprendre les débats passionnés qui entourèrent sa naissance, et le fait qu'un homme tel que Boucher de Perthes en put être le fondateur.

DU CHÂTEAU DE CRÈVECŒUR
AUX DOUANES D'ABBEVILLE

Cette ferme, où vous voyez quelques débris de gros murs entourés d'une grenouillère, reste d'anciens fossés, était un château fortifié situé dans les Ardennes, non loin de Reithel; on le nommait Crèveœur. En l'an de grâce 1592, son propriétaire, bon gentilhomme campagnard, était en même temps receveur des aides, tailles et taillons, selon l'usage de la pauvre noblesse du pays...

Ainsi commence *Le Château de Crèveœur*, une nouvelle publiée en 1832 par Jacques Boucher de Perthes.

Crèveœur était le nom de son père et le berceau de sa famille. Cette nouvelle raconte, dans le style moyenâgeux à la mode en cette époque romantique, comment un de ses ancêtres, Innocent de Crèveœur, avait quitté, un jour, le « respectable château » de sa famille et les privilèges de la noblesse, et s'était fait bourgeois et roturier pour sauver sa famille de la misère : il avait délaissé la cape et l'épée pour l'aune et la plume, et s'était fait marchand de la bonne ville de Reithel. La nouvelle s'achève ainsi : « Messire Philippe éprouva cependant un grand désappointement quand, au lieu de venir habiter le très noble château de

Crèvecœur, les mariés préférèrent leur maison très bourgeoise de Rethel, parce qu'elle était très commode, solide et propre à leur commerce qu'ils prétendirent continuer sans s'inquiéter des propos des gentilshommes. Le fier châtelain en fut longtemps inconsolable, et il n'entendait jamais parler de marchands ou de marchandises sans rougir de honte : néanmoins, en voyant que l'abondance avait reparu dans son vieux manoir, que les autres enfants, grâce aux bénéfices du négoce, étaient placés, dotés et mariés, il commença à le croire moins abominable devant Dieu et avec le temps, il s'humanisa si fort, qu'on prétend qu'un jour on le vit assis dans le magasin de son fils. »

Cette historiette résume bien le destin d'une noblesse qui, depuis plus d'un siècle, avait dû renier les valeurs anciennes de l'aristocratie pour se conformer à celles d'une bourgeoisie conquérante. On comprend ainsi pourquoi Jules-Armand Guillaume Boucher de Crèvecœur, le père de notre héros, issu de cette noble lignée champenoise, choisit d'être plutôt qu'homme de guerre, fonctionnaire des douanes, collectionneur et naturaliste. Né le 27 juillet 1757 à Paray-le-Monial, il avait épousé à trente ans Marie de Perthes, née à Crépy-en-Valois, et fille unique de Jean-Charles de Perthes, conseiller du roi et son avocat au bureau des finances de Soissons. Ils eurent sept enfants, parmi lesquels six garçons et une seule fille, née en 1790.

Jacques était l'aîné. Il naquit le 10 septembre 1788, à l'extrême fin de l'Ancien Régime, ou, si l'on veut, à l'extrême veille de la Révolution. Sa famille était encore installée à Rethel lorsqu'il vit le jour et l'on peut voir encore, au n° 17 d'une

